

1. une enfance étrangère

Je venais de rater le bus qui me ramenait habituellement chez moi après les cours. Je devais appeler mes parents, mais voilà, je n'avais pas de portable : à l'époque, ce genre de gadget était encore un luxe inaccessible pour la plupart d'entre nous. Il n'y avait guère que les agents secrets, dans les séries américaines, à être équipés de ces merveilles de la technologie : des engins de trente centimètres, pas loin, qu'on pouvait confondre avec des arquebuses quand ils les déployaient pour appeler les renforts (le reste du temps, ils les portaient à la ceinture, les génies de la miniaturisation étant encore loin d'avoir fait en sorte qu'on les glisse dans sa poche aussi facilement qu'un paquet de Camel light).

Devant la gare routière désertée par les hordes que j'avais laissé filer tout à l'heure pour détailler la vitrine

d'une librairie dans laquelle j'avais mes habitudes, j'avisai la seule cabine téléphonique encore en état de marche.

Un jeune type pendu au combiné s'agitait dedans comme un poisson rouge épileptique au fond de son bocal. Lui aussi avait ses problèmes. Des bribes de conversation qui me parvenaient à travers la porte vitrée, je compris qu'il tentait d'expliquer à un patron mécontent que le chantier n'avait pu être terminé le soir même comme prévu.

— Faut compter encore une bonne journée de boulot... J'vous jure qu'on n'a pas chômé pourtant... Non m'sieur, pouvais pas faire plus vite... Oh, et puis merde, z'avez qu'à venir finir vous-même puisque vous êtes si malin !

Il portait une salopette blanche de plâtrier ou d'électricien. Une casquette vissée à l'envers sur les boucles de ses longs cheveux roux noués en queue de cheval lui donnait un air plutôt bonnard. Ma sympathie lui fut aussitôt acquise.

Je pensais qu'il avait bien raison de ne pas s'en laisser compter. Quand il m'aperçut par-dessus son épaule qui retenait l'appareil, il m'adressa un petit signe d'excuse qui voulait dire « c'est bientôt fini, je laisse la place » ou quelque chose comme ça. Je lui rendis la politesse par un petit sourire. Il pouvait prendre tout le temps dont il avait besoin pour plaider sa cause, je n'étais pas pressée de me faire engueuler par mon père.

Il finit par s'extraire de la cabine, au moment où une ombre gigantesque me tombait dessus par derrière avant de me dépasser pour s'interposer entre le téléphone et moi. Elle devançait un homme massif, engoncé dans son pardessus comme dans une armure. Un quinquagénaire éléphantique qui portait sa calvitie, ses lunettes à monture en écailles et son ventre en avant comme les attributs du pouvoir que lui conférait sans doute une place au soleil dans la hiérarchie d'une grande banque de la ville.

Il s'engouffrait déjà à la place de l'électricien quand celui-ci le retint par la manche.

— Elle était là avant vous, fit-il en me désignant du menton.

L'important dégagea son bras d'un mouvement agacé.

— C'est une gamine. Elle peut attendre, non ?

Oh, que sa voix me parut vilaine ! Aussi grasse que son cou, sous lequel pendait une cravate de mauvais goût et d'où ne devait monter que des ordres et des contre-ordres, tant semblait évidente sa propension à considérer son entourage comme un troupeau de subalternes.

Cela n'eut pas l'air d'impressionner Zorro.

— Les hommes naissent libres et égaux en droits, se payait-il le culot de lui rappeler. C'est valable pour tout le monde.

— Ça suffit, jeune homme.

Certain que son barrissement avait suffi à nous convaincre, l'éléphant reprenait déjà sa marche quand la serviette qu'il tenait s'envola de sa main droite pour

s'en aller valdinguer à l'autre bout du trottoir. Il eut à peine le temps d'apercevoir les feuillets de quelque dossier confidentiel se répandre sous les roues d'un taxi : ses binocles prirent le même chemin après que le « jeune homme » lui eut écrasé son poing sur le nez.

Ç'avait l'air de lui faire du bien, sans doute avait-il besoin de cela pour se remettre de la soufflante que son patron venait de lui passer... Il riait de bon cœur. Une joie communicative, vraiment, car je m'entendis rire avec lui tandis qu'il n'en finissait plus d'allonger des claques au gros qui s'était mis à couiner :

— A l'aide ! à moi ! arrêtez-le...

Mais ce n'était décidément pas son soir de chance. Visiblement, personne dans la gare n'avait l'étoffe d'un héros. A moins que ceux qui lorgnaient la scène en coin ne pensassent qu'il méritait bien sa leçon de politesse.

Finalement, ce fut moi qui dus m'y coller. Je m'accrochai au bras de mon beau rouquin, juste à temps pour retenir un dernier coup de poing vengeur et soufflai :

— Ça va, ça va. Je crois qu'il a compris. Merci pour tout...

Le gyrophare d'une voiture de police venait d'apparaître au bout du parking. Une femme nous montrait du doigt en criant :

— Venez vite ! c'est là...

L'électricien prit le temps d'ajuster sa casquette et de me préciser :

Comme un jeu d'enfants

— Tout le plaisir a été pour moi. Faut jamais se laisser marcher sur les pieds par des connards.

Puis il disparut dans le flot des voitures arrêtées par un feu rouge sur l'avenue voisine. Je ne le quittai des yeux que lorsque je fus certaine qu'il venait de battre le record du monde du quatre cents mètres.

Il me fallut encore jurer aux policiers que je n'avais jamais vu ce gars, que je ne connaissais ni son nom, ni la couleur de ses chaussettes, encore moins son adresse, avant de pouvoir donner mon coup de fil. Ils ne firent aucune difficulté pour me croire. Pour eux aussi, ce devait être la fin de journée et l'air hautain que la victime avait retrouvé en leur présence les agaçait autant que moi.

Quand ma mère s'arrêta à ma hauteur, vingt minutes plus tard au volant de notre break, je m'installai à ses côtés en soupirant :

— Pff... Y'a de ces types, tout de même...

Mais cela ne l'intéressait pas.

Au lycée déjà, la loi des adultes me semblait absurde. Des pions nous la rappelaient régulièrement, en tous lieux et sur tous les tons pour mieux nous la faire entrer dans le crâne. Mais grands dieux, pourquoi nous l'édic-
taient-ils en chinois ? Je n'y comprenais pas grand-
chose, bien qu'elle fût finalement d'une simplicité
banale : le plus souvent il s'agissait de se taire.

Se taire en salle d'étude, même si l'on n'avait rien de mieux à faire que raconter son dernier week-end à une bonne copine. Se taire quand l'exigeait un prof acariâtre (oui, ils avaient encore ce genre de pouvoir dans ces années-là), avant d'égrener l'inutile démonstration d'un axiome dont personne n'avait que faire. Cesser de rire et de crier dans les couloirs qui nous conduisaient à heures fixes de l'ennui d'un cours d'allemand à la désolation d'un exposé de géographie.

L'argument le plus souvent avancé pour justifier pareille discipline était « *on n'est pas dans la jungle ici !* ». Etaient-ils réellement stupides, ou aveugles, ou inconscients ? Ou faisaient-ils semblant de croire à ce qu'ils disaient, en espérant qu'à force d'être répété, leur mensonge devienne réalité ?

Où donc posais-je le pied chaque matin, dès que j'entrais dans la cour de l'établissement, sinon sur un territoire livré aux plus forts et aux plus malins ? Une jungle de bitume et de verre, mais une jungle tout de même, que se partageaient des tribus aux vêtements bigarrés codifiant des appartenances qui ne me concernaient pas.

Une bande de faux durs vêtus de cuir et de jeans déchirés regroupait des rockers imberbes et leurs garces mal embouchées aux abords de l'entrée. Il fallait passer devant eux en prenant garde de n'en bousculer aucun sous peine de s'attirer une bordée d'injures :

« Hé toi, fais gaffe à ton cul, *i'passe pu dans les portes* »

Le préau ressemblait à un quai de gare. A un endroit où se croisaient des gens de mon âge, dont bon nombre trompaient leur impatience de vieillir en singeant les vieillards de quarante ans qui leur servaient de parents. Une génération en attente de départ, diagnostiquaient à longueur d'articles savants les sociologues qui se penchaient sur nous comme un entomologiste sur un insecte inconnu...

Sur des panneaux réservés aux « activités loisirs », des apprentis golden boys affichaient les dates de réunions du club d'investissement qu'ils animaient sous la houlette d'un prof d'économie indécrottement thatcherien. L'effondrement des valeurs n'avait pas encore douché l'enthousiasme des émules de Milton Friedman et ces petits crétiens croyaient dur comme fer en la solidité de la bulle informatique. A deux pas de là, les cathos de l'aumônerie regroupés aux abords de la cafétéria avaient toujours quelque chose à nous vendre pour une bonne cause : des brioches pour les handicapés ou des bougies de Noël pour le tiers monde. Ils étaient plutôt sympas. Je m'en tenais à bonne distance pourtant, incapable que j'étais de leur refuser le peu d'argent de poche qui ne m'avait pas encore filé des doigts, quand ils me mettaient sous le nez la photo d'un petit Rwandais qui semblait me reprocher mon pain au chocolat du matin.

Depuis la rentrée, on avait aussi trois jeunes turques qui trouvaient malin de se singulariser en se promenant avec un *hidjab* provocateur sur la tête. Elles expliquaient avec candeur à qui voulait les entendre que leur tradition leur imposait cet attribut, garant à ce qu'il paraissait, de leur dignité de femmes, rien moins. Mieux valait entendre ça qu'être sourde. Moi j'y reconnais plutôt la propension des hommes à abandonner, aujourd'hui comme hier et sous toutes les latitudes, le torchon à leurs compagnes...